

Radio-Canada présente...

Robert-Claude Bérubé

Number 68, February 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1972). Radio-Canada présente.... *Séquences*, (68), 43–46.

RADIO-CANADA

présente . . .

Robert-Claude Bérubé

LE GUEPARD

de Luchino Visconti

le mardi 22 février

à 23 h 30



C'est l'histoire d'un aristocrate né sous la plume d'un aristocrate et porté à l'écran par un aristocrate. Le prince Fabrizio Salina, chef d'une famille de la noblesse sicilienne à l'époque du Risorgimento, est le héros du seul roman écrit par Giuseppe Tomasi di Lampedusa, lui-même membre d'une lignée semblable à celle qu'il évoque dans son livre. Quant à Luchino Visconti, cinéaste aux idées socialistes, on sait qu'il compte parmi ses ancêtres des ducs de Milan, des comtes de Pavie et autres personnages de même calibre. Qu'il se soit intéressé au **Guépard** n'a donc rien de surprenant, puisqu'il pouvait se retrouver dans cet aristocrate affronté à une société en révolution. Il a trouvé là l'occasion d'une fresque significative traitée dans un style que l'on pourrait qualifier de contemplatif;

les images se déroulent avec ampleur à un rythme délibérément lent qui permet de saisir toutes les nuances d'une réaction en même temps que le sens précis donné au contexte particulier où se situe la scène. Cette technique, on la retrouvera dans **Mort à Venise**, autre manifestation de l'importance donnée par Visconti au décor dans ses films. S'il surprend à première vue, le choix de Burt Lancaster pour interpréter le prince se justifie amplement à la vision du film; cet ancien saltimbanque s'est à ce point affiné dans l'exercice de l'art dramatique qu'il parvient à rendre sensibles toutes les nuances des problèmes qui se posent à un prince de sang assistant, lucide et digne, à l'écroulement d'une société et à la naissance d'une autre.

LES DESARROIS DE L'ÉLÈVE TORLESS

de Volker Schlöndorff

le vendredi 3 mars

à 23 h 30

Un pensionnat de garçons de familles riches dans une petite ville de province, voilà le décor qu'avait choisi le romancier Robert Musil pour y développer une fable sur la volonté de puissance, le racisme et la passivité devant le mal, toutes maladies dont devait souffrir à un degré aigu l'Allemagne du vingtième siècle. C'est en portant à l'écran ce roman prophétique que Volker Schlöndorff voulut, à vingt-sept ans, tenter son coup d'essai comme réalisateur après avoir fait son apprentissage dans l'ombre de Louis Malle et de Jean-Pierre Melville. Projet ambitieux auquel le grand Visconti lui-même avait déjà songé, mais comme la fortune sourit parfois aux audacieux, le film fut une réussite et imposa le nom du jeune cinéaste qui devait poursuivre par la suite une oeuvre significative de cinéma engagé et s'avérer l'un des grands espoirs d'un cinéma allemand aném-



que. L'élève Torless donc, mis en internat dans un gymnase, se joint, en dépit de sa sensibilité, à un groupe de têtes fortes et est amené à assister à une entreprise d'humiliation sur un camarade qui n'a pas l'heur de plaire à ces tortionnaires en herbe. Une mise en scène toute de rigueur et d'intelligence rend sensible le drame intérieur du héros en même temps qu'elle contribue à créer une intensité dramatique peu commune dans la description des actions et des lieux. Dans le rôle du jeune Torless, on remarquait la présence d'un acteur que l'on devait retrouver à l'âge adulte dans **La Maison des Bories**, Mathieu Carrière, Allemand en dépit de son nom, dont le jeu s'accorde à la tradition romantique de son pays et que l'on verrait très bien, par exemple, dans **Les Souffrances du jeune Werther**.

LE GENIE DU MAL

de Richard Fleischer

le jeudi 9 mars

à 19 h 30



En 1924, un crime gratuit commis par deux étudiants en droit, Nathan Leopold et Richard Loeb, secoua la nation américaine. Pour le plaisir, pour se prouver à eux-mêmes leur supériorité, ces deux jeunes gens avaient tué un garçon de quatorze ans, Bobbie Franks. Leur procès eut un retentissement d'autant plus grand que leur défense était assurée par le plus célèbre avocat de l'époque, Clarence Darrow. Cette affaire a donné naissance à plusieurs livres et à deux films, l'un étant une transposition fort libre (**Rope**, d'Alfred Hitchcock) et l'autre une reconstitution assez fidèle de l'événement même si l'on a pris soin de changer les noms des personnages et de télescoper certains détails. C'est ce film, **Compulsion**, de Richard Fleischer qui se présente sous le titre français **Le Génie du mal**. Le réalisateur devait confirmer par

deux films ultérieurs (**The Boston Strangler**, **Ten Rillington Place**) son talent particulier pour la description de tels cas cliniques. Le sérieux de l'approche, la précision méticuleuse dans la reconstitution d'époque, le contrôle serré des éléments dramatiques sont autant d'atouts dans le succès du film, en même temps que la connaissance parfaite des moyens techniques et un sens sûr de la direction d'acteurs. Orson Welles, dans le rôle de l'avocat, fait là une composition remarquable (on notera sa façon de présenter la longue plaidoirie finale) alors que Bradford Dillman et Dean Stockwell incarnent avec sobriété et justesse les deux jeunes intellectuels désaxés. Ces trois acteurs se sont d'ailleurs mérité un prix collectif d'interprétation au festival de Cannes.

LE PIGEON

de Mario Monicelli

le vendredi 24 mars
à 11 h 30

Au cours des années 50, le film de Jules Dassin **Du Rififi chez les Hommes** lança la mode du cambriolage dans les films policiers. Mario Monicelli, pour sa part, aimable réalisateur de comédies populaires, se haussa au rang des grands auteurs comiques en réalisant, avec **Le Pigeon**, une sorte de rififi chez les minables. Car ses héros ne sont pas des spécialistes du crime mais de modestes délinquants, la plupart sans expérience, qui se réunissent dans l'espoir de réaliser un grand

coup : le vol par effraction du coffre-fort d'un mont-de-piété. On retrouve donc tous les éléments du genre : préparatifs minutieux, spécialisation des tâches, réalisation complexe de l'exploit. Ici cependant, comme on devait s'y attendre, rien ne va tel que prévu et cela donne lieu à une succession de scènes savoureuses, depuis la leçon d'effraction du professeur Toto jusqu'à la débandade finale où l'un des organisateurs de l'entreprise se voit réduit à une extrémité humiliante, le travail. La galerie des personnages est particulièrement réussie avec, en tête, un Vittorio Gassman en pleine forme, qui hausse le cabotinage au niveau de l'art, et un Mastroianni des plus sympathiques d'avant **La Dolce Vita**. Le réalisateur a réussi, dans ce film, un capiteux mélange de vitalité, de gentillesse, de **combinazione**, de veulerie et d'ironie qui en font un produit si typiquement italien.

L'ENFANCE NUE

de Maurice Pialat

le jeudi 30 mars
à 13 h 30

Acheté par un distributeur (Cinépix) attaché à d'autres préoccupations que les problèmes de l'enfance délinquante (y aurait-il eu méprise sur le titre ?), ce film n'a pas connu chez nous la diffusion qu'il mérite. Il s'agit d'un constat des plus honnêtes sur le sujet. Le jeune François, abandonné par sa

mère et pris en charge par l'Assistance publique, connaît divers foyers nourriciers et taxe la patience de ses parents d'adoption par son caractère difficile. Confié à un vieux ménage d'une petite ville de province, l'enfant reste inadapté malgré les efforts et la tendresse de ces braves gens. Aucun attendrissement inutile ici mais un regard à la fois lucide et sympathique. Le réalisateur, Maurice Pialat, rejoint, avec ce premier essai, les efforts réussis d'autres débutants célèbres, François Truffaut (**Les 400 Coups**) et Edouard Luntz (**Les Coeurs verts**). Il a su diriger avec un doigté exceptionnel une distribution de non-professionnels dont il a tiré un jeu aussi sobre qu'efficace. Rien de forcé dans son traitement, mais un sens précis du détail vrai, une approche quasi-documentaire de son sujet. **L'Enfance nue** fait partie de



ces films qui font honneur au cinéma en tant que moyen d'étude sociologique.

EXODUS

d'Otto Preminger

le dimanche 2 avril

à 19 h 30

Otto Preminger a toujours eu le goût des sujets d'envergure et cela s'est manifesté particulièrement au cours des années 60 avec ces oeuvres de haute volée que sont **Exodus** (la naissance de l'état d'Israël), **Advise and Consent** (les jeux de la politique américaine), **The Cardinal** (les problèmes de l'Eglise catholique romaine). Pour en rester à **Exodus**, il s'agit d'une impressionnante fresque où l'évocation historique se cristallise dans les attitudes des divers membres d'une famille juive établie en Palestine avant la reconnaissance d'Israël par les Nations-Unies. L'action se situe plus précisément en 1947; les efforts faits pour introduire les réfugiés échappés,



pour la plupart, des camps de la mort, l'activité d'organisations terroristes, les problèmes de l'entente avec les Arabes déjà établis dans le pays, tout cela est unifié en un tableau magistral par un metteur en scène qui connaît à fond son métier et qui sait l'exercer en souplesse. On comprend qu'un tel brassement d'événements et de personnages donne lieu à quelques simplifications dans l'exposé des faits et à quelque schématisation dans le dessin des caractères. La réunion dans la distribution d'une sélection d'excellents acteurs aide à oublier ces faiblesses. si faiblesses il y a; notons, pour mémoire Paul Newman, Eva Marie Saint, Lee J. Cobb..